

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois. 40 fr.	Six mois. 50 fr.
Trois mois. 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal Lorient 655-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Appel de l'Association internationale des Travailleurs pour le dixième anniversaire de la déclaration de la guerre mondiale

Berlin, le 16 juillet 1924.

Camarades,

Il y aura dix années, le 31 juillet, que la guerre mondiale a été déclenchée. Pendant ces dix années, les travailleurs de tous les pays ont infiniment souffert.

Durant les quatre années que dura la guerre mondiale, 13 millions d'hommes ont été tués, des millions et des millions blessés et mutilés. A l'arrière, femmes et enfants furent décimés par la misère et les épidémies.

Les blessures dont a souffert le prolétariat de tous les pays pendant cette guerre ne sont pas encore cicatrisées, et déjà le sauvage nationalisme, le capitalisme avide de butin, l'impérialisme jamais rassasié de tous les pays recommencent à préparer une nouvelle guerre.

Depuis la fin de la guerre, l'Europe, le monde entier n'ont pu trouver la tranquillité. Le Traité de Versailles ne donne aucune garantie de paix. Il est un dictat des puissances victorieuses, semblable au Traité de Brest-Litovsk entre les puissances d'Europe centrale victorieuses et la Russie des Soviets, ou au Traité de Bucarest, qui a été le triomphe de la soldatesque.

Ce sont précisément ces soi-disant traités de paix des Etats capitalistes qui ont toujours été les points de départ de complications guerrières, comme le prouve une fois de plus le développement d'une voix de revanche en Allemagne, en face de l'occupation de la Ruhr.

Bien que maintenant ce soient d'autres puissances qui dominent en Europe, le monde n'a pas trouvé la tranquillité. Les préparatifs de guerre ne diminuent pas, mais augmentent. Il y a actuellement davantage de soldats sous les armes qu'avant la guerre mondiale. Le développement de la chimie de guerre, durant ces dernières années, a amené la découverte de nouveaux gaz et explosifs qui dépassent de beaucoup en horreur et rejettent bien loin dans l'ombre les engins meurtriers qui existaient déjà. Les agencements des flottes aériennes prennent des dimensions gigantesques. Tout, en un mot, tend vers une nouvelle guerre. L'esprit nationaliste se renforce dans la même proportion que s'accroît la production du matériel de guerre. La défaite des insurrections révolutionnaires en Italie et en Allemagne, la détresse du prolétariat et l'impuissance des organisations révolutionnaires d'aider les masses pour atteindre au socialisme ont donné la possibilité de se développer à un mouvement radical de droite, mettant en grand danger le mouvement ouvrier libertaire. Les aventuriers qu'a fait naître la guerre et qui veulent continuer la vie de gendarmes du pays se sont unis en corps francs modernes, armés et entretenus par les classes dirigeantes pour tenir la classe ouvrière en échec. Ainsi se formèrent le fascisme en Italie, le parti « Deutschvolkische » en Allemagne, la dictature de Primo de Rivera en Espagne, le Ku-Klux-Klan en Amérique.

Les violents événements de 1914 ne nous ont pas apporté la liberté et le bien-être, mais ont, au contraire, renforcé la réaction, augmenté le militarisme et amoindri les moyens d'existence des ouvriers. Le capitalisme, qui fut aussi sans doute soumis à de grandes secousses, s'est maintenu, et il exerce aujourd'hui une exploitation plus éhontée que jamais.

L'œuvre du mouvement ouvrier révolutionnaire doit être de sauver le prolétariat d'une nouvelle guerre qui apporterait avec elle la ruine de toute culture.

Le X<sup>e</sup> anniversaire de la déclaration de guerre doit être un jour de grandes protestations.

Ce jour-là, le prolétariat devrait chasser dans le monde entier pour montrer, par une grève générale de fait de vingt-quatre heures, qu'il ne veut pas se sacrifier aux intérêts du capitalisme ou à la folie du nationalisme.

Malheureusement, les chefs du mouvement réformiste — les mêmes qui, pendant la guerre mondiale, appellèrent les masses à l'« Union Sacrée » — ont entravé l'action antiguerriste et ont condamné ce mouvement plein d'espoir à être presque sans importance. La Fédération Syndicale Internationale d'Amsterdam fut de l'opinion que le jour du Traité de Versailles était préférable pour une protestation antiguerriste, parce

que tous les éléments qui sont contre ce traité y prendraient part aussi. Or, ces éléments sont justement les militaristes et les nationalistes des Etats qui ont perdu la guerre et qui propagent l'idée d'une guerre de revanche ! Pourtant, le Traité de Versailles ayant été signé en novembre, et cette époque n'étant pas propice pour des manifestations, il fut décidé de choisir un jour neutre, en septembre.

Les social-patriotes ont, cette fois encore, comme déjà souvent auparavant, divisé les masses, affaibli leurs forces et donné la prééminence aux nationalistes. Il est clair que, par la division des manifestations contre la guerre, au 3 août et au 20 septembre, la force de ces manifestations est endiguée et que la lutte contre la guerre a souffert un sensible dommage.

Cette faiblesse de la lutte internationale du prolétariat contre la guerre est encore augmentée par l'attitude de la III<sup>e</sup> Internationale Communiste et de son succédané l'Internationale Syndicale Rouge. Ces deux organisations ne sont que des organes utilisés pour la politique extérieure du gouvernement russe. Aucun gouvernement ne peut rejeter la force armée et la guerre comme ultime moyen de défense. A cet effet, les Internationales de Moscou ne se dressent pas contre la guerre en elle-même, mais seulement contre la soi-disant guerre impérialiste. Aussi est encore détournée de la lutte contre la guerre la partie de la classe ouvrière qui suit le drapeau du parti communiste.

Cette triste pulvérisation des forces du prolétariat dans tous les pays détermine une grande perte de forces dans la lutte contre la réaction et les dangers de guerre.

L'Association Internationale des Travailleurs est autant dire presque seule dans sa lutte contre le militarisme. Nous ne pouvons compter encore que sur tous les antimilitaristes de tous les pays et les saints instincts des masses qui viendront à nous si l'heure est décisive. Nous ne nous dissimulons pas que nos forces en Europe ne suffisent pas encore pour entraîner tout le prolétariat à l'action. L'influence des réformistes d'Amsterdam est malheureusement encore trop forte en Europe. Nous appelons, malgré tout, la classe ouvrière de tous les pays à manifester en masse contre la guerre, le jour du dixième anniversaire de la déclaration de la guerre mondiale, afin de crier bien haut leur répulsion contre toute nouvelle guerre quelle qu'elle soit, contre les armées permanentes, contre tous les militarismes.

Les travailleurs doivent se refuser à

fabriquer des armes ou tout ce qui peut servir au meurtre organisé des peuples. Aussitôt qu'il y a menace de guerre, les mineurs doivent arrêter la production, et les ouvriers des transports entraver l'expédition des troupes. Quant aux soldats, prolétaires en uniforme, il faut leur dire d'aneantir les armes qui leur ont été mises entre les mains, ou bien de les diriger contre ceux qui les leur ont données et qui veulent les envoyer à la boucherie.

Mais avant tout, il faut mettre les femmes, mères et compagnes en garde contre une nouvelle lutte sanginaire entre les peuples, à laquelle est intéressée une petite minorité de privilégiés. Veulent-elles éviter la mort et l'assassinat de leurs compagnons, de leurs fils ? Alors elles doivent entrer dans l'arène et s'organiser en masses pour lutter contre les massacres futurs. Guerre à la guerre, tel doit être le cri de ralliement des femmes de tous les pays. Ce n'est qu'une infatigable agitation qui pourra protéger le monde de nouvelles tueries et de leurs profiteurs.

Prolétaires, nous constatons encore une fois, devant le Forum du Prolétariat mondial, que la responsabilité d'une nouvelle guerre retombera sur tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont volontairement omis de vous appeler à éviter cette catastrophe par une intervention de fait, et qui, par tous les moyens, cherchent à vous détourner de cette action.

L'Association Internationale des Travailleurs n'a ménagé aucune tentative et continuera dans le futur à faire l'impossible pour éviter une nouvelle guerre. Il est du devoir du prolétariat de tous les pays de répondre à notre appel, et du devoir de chacun de se donner tout à la lutte pour sa libération. Fidèles au mot d'ordre de la Première Internationale, nous rappelons aussi au prolétariat de tous les pays que la libération des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

L'Association Internationale des Travailleurs.

Nous sommes des contre-révolutionnaires,

Mais...

Tchitchérine alla déjeuner en habit de gala avec le roi d'Italie lors de la Conférence de Gènes.

UN DES HÉROS QUI...



...ne veulent pas d'amnistie pour les lâches !...

## LE FAIT DU JOUR

### A la Daudet ou à la Mussolini

Une dépêche de Rome nous apprend qu'un M. Farinacci, député fasciste-extrémiste, publie dans l'Imperio et dans le Giornale d'Italia, une version « sensationnelle » de l'assassinat de Matteotti. Selon ce mussolinien authentique, ce coup serait l'œuvre des... bolchevistes et le commandeur Rossi ne serait qu'un agent de Moscou. Ainsi, Matteotti n'aurait été « supprimé » qu'afin de provoquer l'écroulement du fascisme.

Eh ! mais, les camarades, voici une façon d'interpréter les événements qui ne nous est pas inconnue. Quotidiennement, non plus par une dépêche de Rome, mais à la lecture d'un journal de la rue de Rome, nous dégustons d'aussi abracadabrantes et calomnieuses hypothèses. Les fascistes-extrémistes ne sont que les imitateurs de nos réactionnaires-extrémistes. M. Farinacci n'est qu'un disciple de Léon Daudet. Même facilité de prestidigitateur à substituer aux assassins les propres amis ou admirateurs de la victime. Même malhonnêteté à jeter dans les mains de leurs adversaires les cadavres qu'ils ont faits.

Matteotti victime de Mussolini se mur, sous la baguette de Farinacci, servant de Mussolini, en victime des ennemis de Mussolini.

L'anarchiste Philippe Daudet, venu au Libertaire par exécution des doctrines paternalistes et victime de la Police de l'Etat français, se transforme sous la plume de Léon Daudet en victime des anarchistes.

Synchronisme troublant, monsieur Léon Daudet.

Et, pour accentuer l'identité des méthodes entre les fascistes et le camelot du roi, Mussolini ne s'est décidé à faire rejeter sur le dos de ses adversaires le cadavre de son plus redoutable adversaire, qu'après avoir tout tenté pendant plus d'une semaine pour escamoter le cadavre, tout comme Léon Daudet ne s'est mis à nous accuser du meurtre de Philippe qu'après avoir tout mis en œuvre, durant plusieurs jours, pour faire croire à la mort naturelle de son fils, à la suite d'une courte maladie. Devant nos révélations, l'ignoble politicien français s'est décidé seulement à avouer une partie de la vérité — la mort tragique de son fils — tentant d'en recouvrir les autres parties sous le voile noir de ses mensonges, de ses calomnies, de ses fautes folles.

Mêmes méthodes, mêmes hommes. Mais pour nous préserver de ces assassinats, pour ne plus subir ni les crachats, ni les coups qu'ils nous portent à l'abri des autorités, nous saurons bien, nous aussi, en Italie comme en France, employer les mêmes méthodes.

Et il pourrait y avoir d'étranges synchronismes à constater.

### Goldsky ne sera pas libéré

Dans sa dernière audience, la Chambre des mises en accusation a rejeté la demande de mise en liberté dont l'avait saisie Jean Goldsky, l'un des condamnés de l'affaire du Bonnet Rouge et qui est en instance de révision.

C'est par cette note laconique d'agence que nous apprenons le sort fait par les magistrats du Bloc des gauches à la légitime revendication de Jean Goldsky.

Condamné dans des conditions abominables par les membres du Conseil de guerre à la dévotion d'Ignace-le-Hideux, au moment de la vague de répression imaginée par le vieux Tigre, Goldsky demanda toujours la révision de son procès, qui fut jugé en dehors de toutes garanties — même de celles accordées par le Code bourgeois.

Le Bloc des gauches se fit une amie de ce cas pour combattre Poincaré — et, maintenant qu'il est au pouvoir, va-t-il adopter la même conduite que celle de ses prédécesseurs ?

### À Sao-Paulo les insurgés ont capitulé

Rio de Janeiro, 28 juillet. — On annonce officiellement que les rebelles ont capitulé et qu'ils ont évacué Sao Paulo.

On sait que le Gouvernement, désireux de mettre fin à la révolution, était décidé à détruire Sao Paulo si les insurgés ne s'étaient pas soumis. Quoique dans différents Etats, plusieurs régiments se soient mutinés, on peut considérer la révolution comme virtuellement domptée et terminée. Il ne s'agissait en effet que d'un conflit entre la politique centralisatrice du président Bernadette et les tendances fédéralistes des Etats et particulièrement de certains Etats riches comme ceux de Bahia, Rio Grande et Sao Paulo.

Et de pauvres diables qui ne peuvent retirer rien de bon de l'affaire se firent tuer pour les intérêts d'un camarilla, aussi exécrable de n'importe quel côté qu'elle se trouve.

### Les inondations et le choléra aux Indes

On écrit de Madras que les inondations dans l'Inde méridionale deviennent de plus en plus formidables. La rivière Cauveri est montée de dix mètres. De nombreuses villes et villages sont inondés. A Calicut, plus de mille maisons se sont effondrées. Les communications avec Malabar sont coupées. Au total, plus de 10.000 maisons se sont écroulées et de nombreux vies ont été perdues. On mande de Allahabad que les pluies ont causé une recrudescence de choléra à Bihar et à Orissa, dans le Bengale.

## Pour réfuter les fantaisies d'Hercllet sur la pensée de Kropotkine

Hercllet, renégat anarchiste et domestique de Moscou, ayant dans un article, paru dans « La Vie Ouvrière », dénaturé la pensée de Kropotkine, se fait moucher par le camarade Atabelkian dont « Le Libertaire » contient récemment les démentis avec la « Justice » russe.

Dans la crainte que ce malheureux Hercllet ou « La Vie Ouvrière » ne veuillent insérer la mise au point d'Atabelkian, on nous prie de la publier en totalité ou en partie dans « Le Libertaire ».

Nous la publions en totalité, assurés que nos lecteurs auront plaisir à entendre remuer des souvenirs se rapportant aux derniers moments de la vie du grand théoricien de l'anarchisme, et cela, malgré que nous voyons poindre par instants dans la relation d'Atabelkian le bout de l'oreille patrilologique de Kropotkine :

Moscou, le 2 juin 1924.

Camarade Hercllet,

C'est par hasard que j'ai eu connaissance de votre « Lettre de Russie » insérée dans le numéro 557 de La Vie Ouvrière, dans laquelle vous rendez compte d'une conversation avec moi, et dont vous tachez de déduire : « Quelle était la pensée réelle de Kropotkine sur la révolution russe d'octobre. »

Tout en rendant justice à votre désir de traduire fidèlement notre conversation, je constate que malheureusement vous avez mal atteint votre but. Il ne pouvait en être autrement puisque notre conversation avait un tout autre sujet que de vous éclairer sur les vues propres de Kropotkine sur les événements historiques des dernières années de sa vie. Elle avait pour but de vous prouver l'insuffisance des persécutions dont je suis l'objet depuis 1919 de la part de la sûreté d'Etat (Vé-Shéka et guépéon) et contre lesquelles je sollicitais votre appui de représentant du mouvement ouvrier français. Je saisis l'occasion pour vous remercier publiquement de votre bonne vo-

lonté, vous avez fait tout votre possible pour ma défense ; ce n'est pas de votre faute si les résultats sont jusqu'à présent nuls.

Mais revenons aux pensées de Kropotkine sur la révolution d'octobre. Vous avez eu tort de ne pas m'en demander directement un exposé écrit. Cela vous aurait fait éviter les rectifications et précisions incessantes que je vous prie de faire insérer dans le même journal. Des millions de travailleurs par le monde entier lisent les œuvres de Pierre Kropotkine et assimilent ses idées. Vous avez donc exagéré en me nommant « presque son exécuteur testamentaire », ce sont ces millions de lecteurs qui sont ses véritables exécuteurs testamentaires.

Je tâcherai d'être bref. Un exposé ample dépasserait les dimensions d'un article de journal et s'écarterait trop de la ligne politique de La Vie Ouvrière.

Lorsque Kropotkine, aux premiers coups de canon de la révolution d'octobre, avait dit : « On enterre la révolution russe », ses proches, et moi du nombre, nous avions compris que la révolution dégénérerait en lutte pour le Pouvoir au lieu de se poursuivre dans les masses populaires par des transformations solides et durables. Jamais il n'a dit « qu'il valait mieux un pouvoir faible qu'un pouvoir fort. » Vous lui attribuez une opinion qui m'est personnelle.

Tout de suite après la Révolution d'octobre, quand les bolchevistes se mirent à prodiguer, comme d'une corne d'abondance, leurs décrets inauguraux du communisme immédiat (vous savez qu'actuellement ils rabaissent leur prodigieux élan révolutionnaire du début jusqu'à le qualifier de « communisme de guerre ») ils avaient conquis par là toutes les sympathies de Kropotkine.

« N'importe si ce qu'ils ont entrepris est irréalisable par des procédés d'Etat, disait Kropotkine à cette époque, ils ont lancé les



grands principes, nos principes à nous, anarchistes-communistes, dans la masse populaire ; ce sont des principes, ils ont passé des principes aux faits. »

Vous voyez d'ici que Kropotkine n'aurait jamais approuvé la phase actuelle de la « Révolution », quand on révèle officiellement (au 13<sup>e</sup> Congrès du Parti dirigeant) qu'il y a des communistes, membres du Parti, qui touchent 1.000 à 2.000 roubles-or de traitement par mois, ce qui équivaut à 2.650 à 5.300 francs-or.

Vous vous intéressez spécialement à ce que pensait Kropotkine de l'Armée Rouge et de la défense de la Révolution. Il ne pouvait apprécier l'Armée Rouge telle qu'elle est actuellement, parce qu'elle était au début de la défense de la Révolution. Il ne débute de son organisation quand Kropotkine est mort. Je crois qu'il aurait été très étonné pour elle comme il l'a été pour l'ancienne armée. Il considérait, en effet, à l'échelle actuelle du développement de l'humanité, la défense d'un pays comme une fonction publique tout aussi nécessaire que le service postal, par exemple. Il ne niait pas l'utilité de la défense nationale parce que ce service est monopolisé par l'Etat, de même il admettait, à défaut de mieux, la défense armée de chaque pays, même quand elle est organisée par l'Etat, quel qu'il soit.

Vous avez tort d'écrire que « Kropotkine n'était en fin de compte qu'un démocrate et un pacifiste ». Vous employez certainement ces expressions dans le sens bourgeois des mots. Pacifiste, il l'était, certes, mais un pacifiste qui sait se défendre lorsqu'on l'attaque ; il a fallu passer par la « paix » de Brest-Litovsk pour amener les bolcheviks à la même conviction. Quant à la démocratie, je ne crois pas que vous soyez plaints qu'en certains pays de dictature bourgeoise vous puissiez librement, ou presque, exposer et propager vos idées. Les coups d'épée des poursuites judiciaires ne sont rien en comparaison du régime d'arbitraire, auquel nous sommes astreints en Russie. Est-ce au libéralisme de Poincaré et autres Tigres, que vous devez votre liberté de parole ou « un peuple qui fait respecter ses droits », ce peuple que vous ironisez dans votre lettre ?

Si vous voulez juger de l'évolution des idées de Kropotkine sur l'Armée et la défense — question qui, paraît-il, vous tient spécialement à cœur, — vous pouvez le faire d'après le fait suivant. En 1918, j'avais présenté à son appréciation une épreuve d'article où se trouvait ce passage :

« Nous ne prétendons pas résumer l'évolution de la pensée anarchiste sur la guerre mondiale. Actuellement, nous sommes aussi loin du pacifisme naïf des uns que de la fusio sans réserve avec les organisations gouvernementales en lutte, préconisée par les autres. » En regard des mots soulignés, Kropotkine avait écrit : « C'est juste ! »

Maintenant, si vous rapprochez de ce fait que l'année suivante il a envoyé à Makino une lettre de sympathie et d'encouragement pour la lutte épique à main armée qu'il menait alors avec ses volontaires contre l'invasion de l'Armée du Kaiser, contre Petliura et autres réactionnaires étatiques, vous pouvez vous apercevoir comment Kropotkine, « pacifiste et démocrate », entendait la défense du pays et de la Révolution.

J'ai hâte de finir pour ne pas abuser d'un organe d'adversaires. Si les idées authentiques de Kropotkine sur la Révolution d'octobre intéressent réellement la rédaction de *Vie Ouvrière*, je suis prêt à les développer dans l'avenir.

Une remarque encore, cependant. Vous avez été injustes envers la veuve de Kropotkine. Avant de traiter son nom dans la presse, il fallait au moins aller la voir personnellement — c'était si facile pour vous — mais vous avez préféré recueillir les bavardages de pauvres gens.

Si la compagne de Kropotkine critique l'ordre social actuel, j'estime qu'elle use de son droit. Mais elle ne prodigue point à tout venant ses « lamentations » personnelles malgré son état matériel très précaire. Au contraire, elle rend toujours, quand l'occasion se présente, justice de la prévenance des autorités envers Kropotkine. Vous savez que si elle ne touche pas une pension de l'Etat, comme tant d'autres membres de familles de révolutionnaires, la faute n'en est pas au gouvernement, c'est elle-même qui n'en veut pas.

Un trait qui caractérise suffisamment la digne compagne du grand révolutionnaire : Lorsqu'elle s'est rendue à Berlin, il y a deux ans, elle a été assaillie par des reporters de journaux bourgeois, sollicitant une interview ; elle leur a répondu tout court : « Si mon mari et moi, nous critiquions le socialisme d'Etat soviétique, sachez bien que nous détestons davantage encore le régime capitaliste ! »

Salut révolutionnaire.

A. ATABEKIAN.

## Un ballon est trouvé en pleine mer et on ignore tout du sort de l'équipage

Marseille, 28 juillet. — La station radiotélégraphique de Marseille a reçu ce matin le message suivant, transmis par le vapeur anglais « Lucrestia » :

« Avons attrapé et ramené à bord un ballon français de la Société « Zodiac » n° 1284. Personne à bord. Nous cherchons dans les environs par latitude 42°30 nord longitude 6°33 est. »

La station radiotélégraphique essaye de s'informer s'il s'agit d'un sphérique ou d'un ballon du type dirigeable. On pense qu'il s'agit de l'un des ballons partis hier de Lyon pour disputer le Grand Prix de l'A.C.F. On espère, en tout cas, que le ou les passagers ont pu être recueillis par une barque ou par un navire avant d'abandonner leur nacelle.

VIEND DE PARAITRE :

## LE COUPLE

par  
Victor MARGUERITTE

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10<sup>e</sup>). Prix : 7 fr. 50 francs ; recommandé : 8 fr. 35. Chèque postal M. Jout

## Le drame d'être deux

Je viens de parcourir, peut-être avec hâte, le nouveau livre que notre camarade Han Ryner vient d'écrire, de concert avec Madame Aurel, et qui a pour titre : *Le drame d'être deux*.

Dans un article daté de décembre 1923 et publié dans un hebdomadaire italien des Etats-Unis, mon ami Enzo de Villafiore écrivait : L'individualisme de Han Ryner est une masturbation intellectuelle. Voilà en une ligne, portée par un homme que la brutalité fasciste contraignait à s'exiler, un jugement trop sommaire pour être définitif. L'individualisme de Han Ryner vous pousse à vous construire, en votre for intérieur, des forteresses où vous vous sentez à l'abri des attaques furieuses de vos adversaires et des assauts insinuants de vos flatteurs. L'individualisme de Han Ryner a besoin de votre intérieur, voilà la vérité. Aussi, quand, encore en une seule ligne et immédiatement après la phrase que je viens de citer, Enzo de Villafiore écrit : « Supérieur au sien est indubitablement l'individualisme de Frédéric Nietzsche », il commet un jugement aussi précipité qu'aussi peu définitif. Il y a des tempéraments qui s'assimilent d'avantage l'individualisme du chantre de Zarathoustra ; il en est d'autres qui s'accroissent mieux du sourire de l'auteur du *Père Diogène*. Ni celui-ci ni celui-là d'individualisme ne me goûtent absolument ni ne me satisfont, quoique je me sente bien proche, à certaines heures, de l'individualiste qui proclame (page 171) : « Le moi seul est aimable... Le moi seul est modeste... Dire moi, c'est en reconnaissant qu'on est différent, accepter que les autres soient différents. Et c'est encore renoncer à décrire l'évolution humaine d'après sa propre évolution. Pour insignifiante que cette dernière ligne paraisse, il n'empêche qu'elle scelle la pierre sur le tombeau de toutes les dictatures. Chez Nietzsche, malencontreusement, on trouve la justification de toutes sortes de dictatures : politiques, économiques éthiques. Madame Aurel n'a pas tout à fait tort quand elle écrit (page 177) : « Il est la femme du Christ ; sans le Christ, pas de Nietzsche. » Malgré tout, Nietzsche est un habitué des sommets...

Comment Han Ryner a pu échanger une si longue correspondance avec une dame qui (page 48) vient tout gentiment raconter qu'elle « plaint ses pareils qui trouvent inégalement d'être le maître, car n'aime que le chef », — cela m'est un mystère. Il faut être une femme bien ordinaire pour avoir écrit pareille phrase. Certes, je ne veux pas mépriser des fréquentations de Han Ryner et je n'aimerais certes pas qu'il fit mine de se mêler des miennes, mais je l'aime trop pour ne pas lui déclarer franchement que j'écoute mieux lui voir pour correspondante une pauvre femme mariée il y avait — une brave femme condamnée cinq ou six fois pour bi ou trigamie. Je sais bien que l'amour est aveugle, mais le nationalisme et le lachisme de Madame Aurel s'apparentent quand même mal avec les opinions de celui qui nous donna *Le crime d'Odier* et *Le Sphinx Rouge*. Je ne puis oublier, ô Han Ryner, que ces deux livres furent pour quelque chose dans son « initiation à moi-même ». Je ne puis m'empêcher de sourire de voir répéter, dans un livre où s'affiche votre nom, cette boutade du docteur Pinard, « que la circulation du sang n'est pas complète chez la femme qui n'a pas eu quatre enfants ». Qu'on se renseigne auprès des vrais spécialistes des maladies féminines. Ils vous diront quels troubles sanguins les grossesses et leurs suites produisent chez maintes martyres de la maternité ! Je le dis franchement, je voudrais voir Han Ryner ailleurs que dans le salon de Mme Aurel. Je ne crois pas que j'y eusse rencontré Diogène, car la dame de céans n'eût pas voulu chez elle d'un philosophe qui fit l'amour en pleine rue. Sa prose me la montre incapable de comprendre toute la noblesse distante du geste du grand cynique.

Pourquoi intituler ce recueil de lettres : *Le drame d'être deux* ? Autre mystère. Han Ryner et Madame Aurel n'ont jamais vécu ensemble ni partagé la même couche, que je sache. Ils n'ont jamais constitué un couple, jamais vécu en commun, jamais été « deux ». Ils sont tout le temps demeurés étrangers. Et c'est si vrai que l'on sent des ombres se mouvoir derrière le rideau d'arbres qui borde la clairière où se livre ce duel épistolaire. Madame Aurel a le cerveau rempli de ses deux maris et nous apprend sur leur compte toutes sortes de détails qui n'ont rien à faire avec ses entretiens avec Han Ryner ; le cœur et la pensée de ce dernier ne peuvent se détacher du souvenir de Jacques Fréhel. Il se peut que j'eusse lu, par curiosité, la correspondance de Madame d'Aurel avec ses deux maris. Je sais que je me fusse délecté à relire les lettres échangées entre Jacques Fréhel et Han Ryner. J'aurais appris comment, en réalité et en imagination, se fussent joués, en leur existence quotidienne, les scènes de ce drame redoutable que sous-entend « être deux ». C'est en le vivant et non en le disant, que Socrate joua la tragédie d'être deux avec Xanthippe, que diable ! Ce qu'il importait de savoir, c'est comment Jacques Fréhel et Han Ryner — deux amants — ont réagi en face de l'amour sensuel, de l'amour pluriel, etc. Le sachant, nous pourrions comparer leurs réactions avec les nôtres et en faire notre profit. Les réactions du couple Aurel-Han Ryner sont pure œuvre d'imagination. Il s'agit d'une discussion de réunion contradictoire, d'un duo philosophique qui nous laissera nous, les lecteurs, les auditeurs, aussi ancrés en nos opinions qu'avant d'entrer dans la salle. Nous aurons entendu un conte à thèse, un joli conte à deux et ce sera tout.

*Le drame d'être deux* est une longue, trop longue exaltation de cette caricature de l'amour, cette anomalie amoureuse, sans caresses, sans marque de tendresse, sans le baiser, qu'on appelle amour platonique. L'un et l'autre complices s'entendent à merveille pour outrer cette glorification, comme s'ils avaient été engendrés par le Saint-Esprit. Il s'agit bien, en effet, « de restaurer l'amour platonique ». Si notre ami nous conduit sur les cimes, c'est parce que « l'accouplement est aisé dans les bouges et même dans l'aimable poésie des vallonnements ». « Aïmons-nous assez, proclame Han Ryner, pour n'avoir pas besoin même de l'ombre et du rêve du baiser ». Mais tou-

tes les proclamations de Han Ryner ne sont rien auprès des clameurs de sa correspondante : « Laure et Béatrice ont prouvé qu'on n'aime à jamais que la femme sans amour », — « tant qu'on n'aura pas rayé du baiser, le corps, cet intrus », — bonsoir au « trouble humain qui est né de l'organisme », — « la femme est surtout « chair à poème », — « un vivre est un accessoire ». N'en jetez plus... Agame ou pas, voyez-vous, Han Ryner, et au risque de passer pour le plus vautre des porcs d'Epicure, je hais l'amour platonique, je le hais parce que j'aime le naturel, les feuilles des arbres, la senteur des foins, le parfum de l'héliotrope, le roucoulement de la tourterelle. Et pour employer le langage de Madame Aurel, je ne vois que sadisme, et de l'authentique, à se laisser désirer par un homme, qui ne couche pas avec sa Dulcinée parce que, malgré l'envie qu'il a d'elle, elle lui tient haute la dragée de son corps. Tout cela est anormal, à contre-sens, antiphysique. J'ai connu un jeune homme qui aimait d'amour une jeune femme qu'il désirait et qui savait qu'il la désirait — et toute femme sait quand un homme la désire.

Pour tromper son appétit sexuel de jeune homme en pleine croissance, il lui fallait ou recourir à l'onanisme ou tromper son désir avec une marchande d'amour. Ah ! la vilaine femme que celle qui prend plaisir à se refuser à l'homme qui la désire et qui se laisse cependant fréquenter par lui. Et voilà tout ce que c'est que l'amour platonique : un défi à la nature. Je ne doute pas que Pétrarque et l'Alighieri aient été de grands poètes — et qui en douterait, — mais si Laure et Béatrice les ont fait marcher, cela n'a rien à leur grandeur, selon moi, et n'aime pas les poètes. Il est vrai que nous ne savons rien de l'existence réelle de Béatrice et de Laure. Peut-être furent-elles aussi inexistantes que ce « drame d'être deux ».

Parlez-moi de Conté, voulez-vous, et de son sublime « Au beau cœur de Mai ». Voilà de la vie normale et naturelle. Parlez-moi des « moineaux qui s'accouplent à tout bout de branches ». Parlez-moi de Jean Richepin, ce gars mal tourné, hélas ! mais dont les vers qui souvent sont éternellement vrais et purs :

L'amour que je sens, l'amour qui me cuit,  
Ce n'est pas l'amour chaste et platonique,  
Surtout à la neige avec un bécot :  
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique...

C'est l'amour brûlant comme un feu grégeois.  
C'est l'amour féroce et l'amour solide,  
Surtout, c'est l'amour des bourgeois,  
Amour de bourgeois, jardin d'invalides...

C'est l'amour vivant, c'est l'amour humain.  
Je serai sincère et tu seras folle,  
Mon cœur sur ton cœur, moi main dans la main.  
.....  
Et cela vaut mieux que leur clair de lune.

Où alors, n'appellez pas cette longue correspondance en échange de « lettres d'amour ». Dites que c'est une dissertation épistolaire sur les choses de l'amour, que deux êtres du genre masculin auraient pu aussi bien entretenir, à quelques expressions près.

Une remarque, en passant : je conçois bien que ces lettres n'ont pas été livrées telles que au public, mais il ne me semble pas apercevoir toujours absolue concordance entre les demandes et les réponses. Il me semble discerner, de la part de Mme Aurel, du surajout. Me trompé-je ?

Mais le « drame d'être deux » ne contient pas seulement que la magnification de l'amour platonique ou de l'amour agame. On y croise à chaque page du Han Ryner et « du bon ». Ainsi : « La jalousie est le grand signe qu'on n'est pas encore dans l'amour. Quand on aime assez, on ne souffre pas même de n'être pas aimé. Donner son trop plein est plus nécessaire que recevoir. Tous ne peuvent monter jusque-là. Soit. Que les plus faibles s'affranchissent au moins de cette laideur trop basse, souffrir parce qu'un autre est aimé. Mais quelle femme comprendra plus on donne au dehors, plus on a donné chez soi ? Qui sait que donner est la plus grande forme d'enrichissement ?

« Depuis des millénaires, l'homme a tué l'amour en sous-estimant la compagne et en l'annulant d'obéissance. Pourquoi commettez-vous la même faute en sous-estimant le compagnon et en lui demandant de se soumettre ? A réussir, vous y foriez, germer la ruse, le mensonge, mille malices sans grâce, tous les défauts qu'on attribue à la femme et que, en effet, nous lui avions un peu imposés.

« N'écoutez pas uniquement celui dont le je t'aime signifie qu'il te peut enrichir. Entends aussi, entends d'abord celui qui pleure je t'aime comme on appelle au secours.

« Un vivant n'est pas un bric-à-brac où nous puissions apporter n'importe quelle belle chose.

« Ce qui exige la bataille ne me paraît plus digne d'être conquis... A un certain étage, pas bien élevé encore, ce qui s'achète par de la lutte extérieure, par de la domination, ou par de la soumission, ou par leur mélange, ou par leur alternative, ne vaut plus d'être pris ou accueilli. »

Je ne suis pas satisfait absolument de cette dernière citation. Il est évident que ce que l'on obtient autrement que de bonne grâce semble à première vue ne pas valoir la peine d'être recherché. Cependant, la vie est une lutte ; nous n'arrachons notre subsistance à la terre à la terre que de haute lutte ; il nous faut lutter contre les ennemis sournois qui se dissimulent dans les phénomènes météorologiques et autres. Là est justement la pente glissante du « han rynerisme » : vers le statisme. Or, la vie est un phénomène dynamique, une rupture d'équilibre, une bataille contre tout ce qui s'acharne contre elle pour qu'elle disparaisse ou se stabilise. Je combats pour mon individu, pour sa préservation, pour son épanouissement, pour sa sculpture, sa plénitude et son évolution continues. Et vous aussi, ô Han Ryner. Sinon, dans le troupeau humain, nous serions l'un et l'autre bêtes aussi résignées que nos voisins.

E. ARMAND.

## Parlez plus fort que le canon !

Des bruits de bottes, des cliquetis d'épée parviennent à nos oreilles. A nouveau, la paix du monde, dans sa précarité, est menacée.

Les corbeaux de la finance internationale l'ont enchaîné à Londres. De leurs becs rapaces, de leurs serres puissantes, ils déchirent ses flancs, étouffent sa gorge frémissante.

Telle Prométhée sur son rocher, elle lutte désespérément contre les vautours rapaces qui, chaque jour, lui enlèvent un peu de son chair.

Trouvera-t-on un nouveau Hercule pour la délivrer, pour la soustraire aux coups mortels de tous ses ennemis ?

Les consciences s'élèveront-elles assez haut, parleront-elles assez fort pour faire taire le canon ?

Les hommes qui ont échappé miraculeusement à la mort pendant ces cinq années d'abominable carnage, les béguillards, les écolopés, les meurtris feront-ils, eux les rescapés, entendre la protestation dernière des morts, leurs frères ?

Les valides, jeunes et vieux, les mères, les frères, les enfants, dresseront-ils, en face de la guoche, qui s'avance traîtreusement, la protestation véhémement des vivants ?

Au moment où le rougissement de l'incendie apparaît à l'horizon à travers les nuées annonciatrices des malheurs prochains, espérons en l'universelle conscience des humbles !

Mais qu'on se hâte, qu'on se presse. Déjà les incendiaires conscients promènent leurs torches autour des tonneaux de poudre.

Partout, à Londres, dans les Balkans, l'étincelle qui peut déterminer l'embrasement du monde risque de jaillir d'un moment à l'autre, de déclencher l'immonde tuerie.

Il est temps d'enchaîner les gredins à leurs tonneaux, aux gueules de leurs monstres d'acier, si on veut éviter le cataclysme.

Les peuples le peuvent s'ils le veulent ! Si on ne veut pas voir se rouvrir les tranchées, si on veut réparer les ruines et non en accumuler de nouvelles, si les hommes de notre époque veulent épargner à leur espèce d'indolubles souffrances, qu'on se hâte, qu'on se presse, c'est le plus pressé, le plus urgent, le plus nécessaire.

Qu'on attrape à la gorge le capitalisme, qu'on serre fort si on veut lui arracher une proie expirante.

Le meilleur moyen de le faire, c'est encore de s'attaquer à la cause. Le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l'orage. Pour tuer la guerre, travaillons à la disparition de la cause qui l'engendre : le Capitalisme.

Aussi, indépendamment de l'action spécifique des groupements comme le nôtre, il est nécessaire que tous les prolétaires, que tous les travailleurs organisent la lutte contre l'ennemi.

C'est par la coordination de toutes les activités, pour l'organisation méthodique de toutes les forces pacifiques et d'affranchissement qu'on rendra la guerre impossible en abattant le capitalisme.

A nouveau, la lutte des impérialismes menace la paix du monde, elle va ravager l'univers en utilisant les derniers qualités de la science asservie.

Devant une telle menace, devant l'asservissement qui s'annonce, nulle hésitation n'est permise.

Parlant plus haut que la patrie des financiers réclamant de sanglants sacrifices pour assouvir de monstrueuses passions et satisfaire des intérêts cupides, la conscience humaine blessée doit parler, crier sa douleur, clouer la révolte.

La formule « plus un sou, pas un homme » doit devenir une réalité et si les brigands sont assez fous pour déclencher le massacre, que celui-ci ne les épargne point. Qu'ils trouvent, en cette occasion, la fin qu'ils méritent. Que là, les peuples, menés aux boucheries se transforment dès la première heure, en guerre de classe la guerre des nations. Que la strophe célèbre

A bas la guerre, et les tyrans !  
retentisse partout, que les peuples dressés en face de leurs despotes en profitent pour instaurer et assoir le règne de la fraternité universelle.

Consciences parlez plus fort que le canon ! Faites retentir dans le silence éternel les bruits de bottes et les cliquetis d'épée ;

Le Comité de Semaine.

### MEETING DE PROTESTATION

qui aura lieu le jeudi 31 juillet, à 20 h. 30, à la Bellevilloise, rue Boyer.

Orateurs inscrits : Suzanne Lévy et Boudoux, de la L.D.R. ; Fels et Lagorgette, de l'A.D.L. ; Masselier et Broucheux, de la F.O.P.

## Nos échos

Pourquoi ce mutisme ?

Dans la tragique aventure de notre pauvre petit camarade Philippe Daudet, une circonstance du drame nous a toujours semblé obscure : c'est celle de la mort du petit anarchiste.

Nous avons écrit à différentes fois que notre conviction était faite sur le rôle de la Streté générale : elle avait assassiné notre ami.

Or, Daudet, au lieu de s'en tenir à la version véridique, qui est la nôtre, veut à toute fin broder du roman feuilleton sur les dernières heures de son fils qui mourut en la maudissant.

Et voici ce qu'il écrit :

« Personne ne croit plus au suicide de Philippe, contre lequel protestent toutes les circonstances, matérielles et morales, de cette effroyable tragédie. Bajot lui-même, testis unus, a renoncé à cette explication, quand il a écrit au juge son inoubliable rétractation « s'il y a eu meurtre ». La Justice ne peut donc admettre le suicide. Elle ne saurait davantage donner sa langue aux chats, comme on dit, dans une affaire où il ne manque plus, pour la manifestation de

la vérité, qu'un aveu. Mais le chemin de cet aveu, le premier pas dans le chemin de cet aveu, c'est l'arrestation de Gruffy, recréateur des objets ayant appartenu à Philippe. »

Imbécile !  
S'il voulait tant que cela la manifestation de la vérité, pourquoi n'a-t-il pas incriminé l'inspecteur (dont il connaît le nom) qu'on lui a désigné, lors d'une de ses investigations, comme étant le meurtrier de son fils ?

## La Vie des Lettres

L'esprit de Dumas fils

Le centenaire de la naissance d'Alexandre Dumas fils est célébré ces jours-ci. C'est le 29 juillet 1824, en effet, que naquit le futur auteur de la Dame aux camélias, si l'on en croit son père, qui écrivait : « Le 29 juillet 1824, tandis que le duc de Montpensier venait au monde, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens, n° 1. »

Nous ne rappellerons pas les œuvres de Dumas fils qui sont trop connues.

Contentons-nous de citer quelques-uns des « mots » célèbres de l'écrivain ligandé de-ci, de-là.

On sait que Dumas fils était un enfant naturel. Comédien nous rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Dumas père, surprenant un jour son fils en tête à tête avec l'Emile de Rousseau, lui demanda à brûle-pourpoint si ce livre l'intéressait vraiment.

« Oui, beaucoup, répondit le jeune homme avec assurance.

« Et quelle est ton impression ?

« Je trouve qu'Emile a bien fait. Quand un père vous refuse son nom, il faut le prendre.

« Et l'auteur de Monte-Cristo de s'écrier là-dessus, d'enthousiasme :

« — Eh bien ! mon ami, si tu veux porter le nom de ton père, prends-le ! »

M. Guy de La Batut, dans l'Esprit des Grands Hommes, rapporte le mot bien connu et toujours savoureux :

Devant Alexandre Dumas fils on rap-

pelait le passé d'une aventure :

« Elle a tenu jadis le haut du pavé !

« C'est, dit Dumas, que, probablement

alors, il n'y avait pas de trottoirs.

M. Léon Treich ne manque pas, lui aussi, de rappeler quelques réparties et réflexions : « Les hommes croient qu'ils sont jaloux de certaines femmes parce qu'ils en sont amoureux ; ce n'est pas vrai ; ils en sont amoureux parce qu'ils en sont jaloux, ce qui est bien différent. Prouvez-leur qu'il n'y a pas de raison pour qu'ils soient jaloux, ils s'aperçoivent immédiatement qu'ils n'en sont pas amoureux... »

« Tu consentiras, toi, à vivre toute ta vie avec un homme de soixante-quin ans.

« — Toute ma vie, non. Mais toute la

siennne. »

« — Je la croyais morte de vieillesse...

« — Si elle avait dû mourir de ça, il y

a longtemps qu'elle serait morte. »

« — Il croit avoir une maladie du cer-

veau. »

« — Le tat ! »

« La vieillesse n'est pas supportable sans

un idéal ou un vice. »

« Le devoir ? Ce qu'on exige des au-

tres. »

« Ne discutez jamais. Vous ne convain-

crez personne. Les opinions sont comme

des clous ; plus on tape dessus, plus on

les enfonce. »

« De toutes les folies que l'homme es-

appelé à faire, le mariage est le moins la

seule qu'il ne peut pas recommencer tous

les jours. »

« Pourquoi n'aimerait-on pas sa femme ?

on aime bien celle des autres. »

« La chaîne du mariage est si lourde qu'il

faudrait se mettre deux pour la porter — quel-

ques fois trois. »

Dumas père et Dumas fils s'aimaient,

beaucoup. A vingt-trois ans, Alexandre Du-

mas fils était célèbre avec sa Dame aux

camélias. A quelq'un, rapporte-t-on, qui

prétendait le pousser à avouer qu'il avait

collaboré à cette pièce, Dumas père, fière-

ment, répondit :

« Je vous crois, fichtre ! que j'y suis

pour quelque chose, puisque j'ai fait l'au-

teur !

Quant au fils, il disait du père :

« Mon père, c'est comme un grand en-

fant que j'aurais eu quand j'étais tout petit.

« Toutefois, depuis sa mort, la gloire de

l'écrivain s'est quelque peu voilée. A une

enquête nous rappelle M. Léo Laguerie (Le

Peuple Provençal), sur Dumas fils, Rosny at-

né a déclaré : « Il m'indiffère intégrale-

ment. » Et M. Camille Mauclair : « De toutes

les fausses gloires du siècle dernier,

celle de Dumas fils fut une des plus faus-

ses. Ecrivain de galimatias, homme de

théâtre dans le pire sens du terme, mora-

liste bourgeois à la fois arrogant et timoré,

il a donné à la scène les défauts les plus

criants. Ses effets, ses mots, tout est ca-

caduc... »

Il est vrai que, par contre, M. Charles

Méré déclare : « Dumas est le père de la

grande comédie dramatique », et que M.

Henry Kistemaekers affirme : « Si Dumas

avait vingt ans, il serait à la tête de l'avant-

garde... »

Georges VIDAL



# A travers le Monde

## CE QUI SE PASSE

L'occupation franco-belge de la Ruhr semble jouer actuellement un rôle prépondérant dans la discussion à la Conférence de Londres.

Les financiers veulent l'évacuation immédiate comme condition à leur aide bancaire ; et Herriot veut bien consentir à la coopération américaine, sous réserve qu'il conserve ses droits d'action indépendante sur la rive gauche du Rhin.

Comme on le voit, la question est assez épineuse pour qu'un accord devienne difficile, pour ne pas dire impossible.

Les premiers ministres se sont réunis hier à dix heures à Downing Street.

La première commission (manquements et sanctions) s'est assemblée à onze heures et a examiné les diverses questions qui ont été soulevées ces jours derniers dans les conversations officieuses touchant les garanties supplémentaires que demandaient les représentants des banquiers. La proposition Theunis, dont il avait été question pour donner satisfaction à ceux qui trouvaient insuffisantes les garanties contenues dans le projet de protocole établi le 19 juillet par la première commission, n'a pas été adoptée. Certaines propositions émanant des représentants américains dans cette commission ont été déposées ce matin.

La première commission s'assemble de nouveau à trois heures pour les étudier. C'est dans cette commission que se pose actuellement le problème central de la conférence. On paraît plus favorablement disposé à admettre une solution assez conforme au projet de protocole du 19 juillet, à la suite des déclarations qui ont été faites, d'une part, par M. Morgan à New-York, d'autre part, par M. Harjes à Londres.

Le rapport de la seconde commission, comme il a déjà été dit, doit être examiné par la conférence plénière, la seule question réservée étant celle du maintien des chemins de fer français et belges sur les réseaux des territoires rhénans occupés.

Comme on peut s'en rendre compte, tout dépend de l'obstination d'Herriot à suivre la politique de Poincaré.

Il est vrai que, roulé pour roulé, le Protégé mondial n'y gagnera rien !

L. R.

## BRÉSIL

### L'INSURRECTION MILITAIRE

On mande de Buenos-Aires :

Le bombardement de Sao-Paulo, qui avait été interrompu pendant quarante-huit heures pour permettre aux civils de quitter la ville, vient d'être repris avec une plus grande intensité. Comme il ne reste pas de civils, on déclare officiellement que le gouvernement a l'intention de forcer les rebelles à se soumettre ou de réduire Sao-Paulo en ruines, bien que l'artillerie ait reçu pour instructions d'épargner autant que possible les bâtiments appartenant à des étrangers.

On déclare encore officiellement que les fédéraux ont repris une partie de Sao-Paulo et avancent lentement, protégés par un tir de barrage d'artillerie.

Des éditions spéciales du journal *Prensa* déclarent que les ministres espagnol et allemand ont fait savoir à leurs nationaux actuellement à Sao-Paulo qu'ils doivent rester neutres.

On télégraphie de New-York à l'agence Radio :

Bien que les communiqués brésiliens continuent à déclarer qu'à part Sao-Paulo, tout le reste du Brésil est calme, des messages émanant des consuls américains annoncent que l'état de siège a été proclamé dans les provinces de Rio-Grande-do-Sul, Santa-Catarina, Seripe et Bahia.

On signale que dans différents Etats plusieurs régiments se seraient mutinés.

## ANGLETERRE

### LE TRAITE COMMERCIAL ANGLO-RUSSE

Londres, 28 juillet. — On confirme que le nouveau traité commercial anglo-russe, dont les termes viennent d'être arrêtés, donnerait au gouvernement des Soviets le droit de réclamer les 10 millions de livres ster-

ling or déposées à la Banque d'Angleterre par différents gouvernements tsaristes.

Ce fait provoque une vive indignation dans les milieux financiers de la Cité qui auraient demandé au gouvernement travailliste que la clause en question soit examinée par des juristes de la Couronne.

On fait ressortir d'autre part que s'il est admissible que le dépôt en question soit porté au crédit de la Russie il devra avant tout être utilisé pour amortir les dettes russes envers la Grande Bretagne.

Dans les milieux gouvernementaux on ne dément pas l'existence de la clause en question. Cependant, M. Ponsomby a déclaré que le traité anglo-russe tout entier, viendrait en discussion aux Communes avant la fin de la session, et qu'il ne serait pas signé avant d'avoir été approuvé par le Parlement.

### LE TRAITE ANGLO-IRAKIEN

Le traité d'alliance entre l'Angleterre et l'Irak que la Chambre des communes va être invitée à ratifier le 29 juillet, en même temps qu'elle devra voter des crédits s'élevant à 4.750.000 livres sterling pour les services de Mésopotamie, provoquera, sans doute, un vif débat. L'opinion libérale n'hésite pas, dès maintenant, à attaquer ce traité, déclarant qu'il est contraire à la volonté des masses arabes de l'Irak, et qu'il n'a été ratifié par l'Assemblée de Bagdad que sous l'effet d'une pression non seulement morale, mais encore physique.

Un certain nombre de députés ayant été expulsés de la salle avant ce vote capital. On se rappelle que l'Assemblée de Bagdad était presque unanimement hostile au traité en question et qu'elle ne l'a ratifié qu'après avoir reçu une lettre de M. MacDonald déclarant que, en cas de non-ratification, il rétablirait purement et simplement un régime de gouvernement colonial en Mésopotamie.

La *Westminster Gazette*, qui rappelle aujourd'hui ces faits, révèle, ce que l'on savait déjà parfaitement, que le prétendu plébiscite par lequel l'émir Faïçal, fils du roi du Hedjaz, a été couronné roi de l'Irak, était un trompe-l'œil, et n'a jamais représenté les vœux des Mésopotamiens.

## A TRAVERS LE PAYS

### UN VOITURIER MEURT ETOUFFÉ SOUS SON CHEVAL

Dijon, 28 juillet. — En rentrant de Dijon à Rouvres, M. Panouillet, messager, descendit de voiture pour prendre à la bride son cheval qui refusait d'avancer. La bête se cabra, renversa le voiturier et rebomba lourdement sur lui. Le malheureux fut étouffé, sans que sa femme et l'un de ses amis qui se trouvaient dans le véhicule eussent pu lui porter secours.

### LES ACCIDENTS DE LA ROUTE

Rodez, 28 juillet. — Une automobile conduite par le docteur Tarbille, de Castelnaud-de-Mandailles, a heurté le parapet d'un pont établi sur la route de Saint-Côme, et fut précipitée dans un fossé.

Le docteur Tarbille a été grièvement blessé.

### Une autre capote

Agen, 28 juillet. — Sur la route de Tonneins à Villeneuve-sur-Lot, une automobile conduite par M. Constant, de Sainte-Livrade, a capoté pour une cause encore indéterminée.

M. Munier, instituteur adjoint à Sainte-Livrade, qui avait pris place dans la voiture, eut la colonne vertébrale brisée, et succomba peu après.

Deux autres voyageurs ont été blessés.

### PAUVRES FEMMES !

Vichy, 28 juillet. — La police a arrêté Pauline Cajo, Mimonde Seguin et Jeanne Garois, pour vol de coupons de soie, qu'elles dissimulaient sous leurs manteaux, dans les magasins de nouveautés.

Confrontées, les trois femmes prétendirent ne pas se connaître, mais comme elles possédaient chacune un billet de retour pour Paris portant des numéros consécutifs, on put en déduire que ces billets avaient été pris en même temps. Le montant des vols commis à ce jour s'élève à environ 6.000 francs.

Elles auraient dû se faire recommander par un personnage important ; on aurait dit que c'étaient des victimes de la Kletomanie !

### SEPTUAGENAIRE ASSASSINÉE

Le Mans, 28 juillet. — On a découvert, ce matin, assassinée à son domicile, au hameau de Chantenestre, Mme Chevalier, rentière, âgée de 75 ans.

La malheureuse fut tuée d'une balle de revolver qui, tirée du dehors, brisa le carreau de la fenêtre, pénétra sous le sein gauche et ressortit par le dos. Tous les meubles avaient été fouillés.

C'est le fils de Mme Chevalier, venu ce matin pour voir sa mère, qui trouva le cadavre gisant habillé sur le sol.

### LE CONCUBINAGE

## Un meeting politique à Bordeaux

La C.G.T.U. a tenu un meeting à l'Alhambra le 26 juillet pour l'amnistie, contre la guerre et contre la dictature bourgeoise. Le soi-disant communiste Crispel, ne disposant pas de soir-là, de toutes ses facultés vocales s'excusa devant cinq cents personnes, de ne pouvoir prendre la parole, mais trouva quelque lucidité pour prendre la présidence.

Midol, conseiller municipal de Paris, prit la parole au nom de la C.G.T.U., mais on s'aperçut très rapidement que ce n'était pas au nom de celle-ci, mais pour le Parti des Masses qu'il pérorait. Il continua en critiquant l'amnistie du Bloc des gauches, dite amnistie au compte-gouttes et cita des faits. Puis il parla de la Ruhr, de la conférence de Londres, etc.

Rebeyrol prit la parole à son tour et compléta le discours de son camarade du parti des Beni-oui-oui. Il parla de l'éducation de l'enfance, ainsi que de la dictature bourgeoise, et donna une conception quelconque de la théorie marxiste. Au sujet des emprisonnés, il parla du maire Philipart et termina par l'appel traditionnel pour la C.G.T.U. et le parti des Masses.

Un cheminot parut à la tribune et demanda certaines explications à Midol à propos de l'Unité syndicale. Midol répondit, mais alors quelle salade ! Il se déclara partisan de l'Unité, à condition que la C.G.T.U. ait la majorité. Ce n'est pas mal trouvé, et si les orateurs sont en minorité eh bien ! c'est simple, ils ne feront pas l'union syndicale. C'est le meilleur moyen de vouloir une chose, tout en ne la voulant pas.

Mais voilà le bouquet : un camarade de l'interpellé au sujet des emprisonnés de Russie. Midol répondit que le gouvernement des Soviets, qui soi-disant tel, est obligé de prendre des précautions contre les contre-révolutionnaires, c'est-à-dire contre les vrais révolutionnaires qui ont commis le crime abominable, de ne pas penser comme eux, et de ne pas accepter la dictature d'un parti politique.

Nous autres, syndicalistes autonomes, prenons-le encore une fois Midol, ce n'est pas contre la Révolution russe et contre les Soviets que nous combattons, car les Soviets sont des organisations essentiellement fédéralistes. C'est uniquement contre la dictature d'un parti politique qui a le toupet de s'arroger le titre de République des Soviets et de vouloir parler au nom du prolétariat qu'il opprime. Ce pouvoir, en réalité, agit comme tous les gouvernements bourgeois.

Nous voulons l'amnistie intégrale, non seulement en France mais dans tous les pays, et nous lutterons jusqu'à complète réalisation de notre idéal syndicaliste autonome.

L'impression qui se dégage selon nous de ce meeting est bien facile à définir : Si nous avions fait en temps utile, l'Unité des forces prolétariennes, les politiciens, quel qu'ils soient, n'auraient pas contaminé les classes laborieuses. Les gouvernements de France, de Russie, d'Italie, d'Espagne et autres lieux auraient sentis la nécessité d'une amnistie large et intégrale pour les défilés de pensée.

Nous espérons qu'au bénéfice d'une autonomie du syndicalisme, bien comprise, nous reverrons bientôt une seule C.G.T. vraiment syndicale qui imposera aux gouvernements le droit de clamer la souffrance des travailleurs manuels et intellectuels, action directe qui prévaudra sur tous les discours des politiciens en quête de sinécures et de mandats électoraux.

Notre terminal à nous la voici : Vive le syndicalisme révolutionnaire au-dessus des sectes et des partis politiques !

H. LAVEAU.

## En lisant les autres...

### Ils demandent Poincaré

De la Liberté :

La Conférence internationale, actuellement réunie à Londres, discute et cherche à mettre en œuvre un plan dont le but avoué, officiel, est le relèvement financier de l'Allemagne. Pour souscrire à un emprunt de 800 millions de marks-or, qui servira à l'assainissement monétaire du Reich, les mandataires des prêteurs éventuels « exigent » que la France accorde à l'Allemagne un moratorium de cinq ans, réduisant de ce qui lui reste de sa créance de plus de 50 pour cent, enfin s'engage à évacuer immédiatement la Ruhr. Ils exigent même, ces prêteurs éventuels, qui seront peut-être des Allemands ou des Germains-Américains, que la France s'interdise pour l'avenir de pratiquer, sans leur consentement, tout acte de coercition au cas où l'Allemagne serait de nouveau défaillante.

Devant tant d'audace, on croit rêver. Se peut-il qu'en deux mois nous en soyons arrivés là ? Nos alliés nous offrent-ils, au moins, en échange de pareils sacrifices, une réduction de leurs créances, une garantie pour les sommes que l'Allemagne nous doit, un pacte de garantie pour remplacer la sécurité que nous valait l'occupation de la Ruhr ?

Non, rien de tout cela. Ces sacrifices, qui risquent de livrer la France appauvrie à la concurrence triomphante et aux menaces d'invasion d'une Allemagne rapidement reconstituée, nous sont demandés aujourd'hui — nous seront demain peut-être imposés — en faveur du Reich seul, et afin que ses amis et ses nationaux lui fassent confiance sans inquiétude et sans risque.

Il y a un an, les Allemands se plaignaient de n'avoir pas à la tête de leur pays un chef qui fut à la hauteur des événements.

— Ah ! disaient-ils, avec un sentiment d'admiration qui n'excluait pas la haine, si nous avions un Poincaré !

Hélas ! dirons-nous aujourd'hui, si nous avions encore Poincaré...

Eh bien, il n'y a qu'à aller le chercher ce Poincaré et le remettre à notre tête. Il saura très bien nous contenter en nous donnant à nouveau une bonne petite guerre comme celle de 1914-18. Cependant, il faudrait que les guerriers en chambre de la *Liberté* qui réclament leur Poincaré fassent partie des premières vagues d'assaut. Leur bellicisme tomberait aussitôt.

### Pendant que les esclaves se déchirent

Dans *Paris-Soir*, un rédacteur du nom de Sirius, avec beaucoup d'humour, nous montre le cynisme des troupes politiques et le prodigieux amusement et la crise de rigolade auxquels se livrent leurs bergers. Ce Sirius doit être un ancien fidèle du temple orthodoxe, car il connaît merveilleusement le milieu moscovite.

Comment ne voient-ils pas que les dictateurs de Moscou ont bien vu le rôle du dictateur de Rome ? Comment ne savent-ils pas que la « Pravda » a déclaré textuellement que Mussolini n'était pas responsable de l'assassinat de Matteotti ? Comment n'observent-ils pas que la « Izvestia », qui injuriant si copieusement Mac Donald, n'est pas une seule ligne désobligeante pour Mussolini ?

Ainsi, pendant que les troupes emportées par leur zèle foncez sur l'ennemi, les chefs doivent paisiblement devant une table bien garnie et, au dessert, probablement trinquant à la stupidité incurable des foules.

Les dictateurs mangent ensemble, mais ne se mangent pas entre eux.

La comédie vaut son pesant de roubles. Pauvres fous révolutionnaires ! pauvres hommes qui s'imaginent avoir accompli un miracle, le jour où ils ont poussé au pouvoir, par la violence et par le sacrifice, une bande nouvelle d'opprimés et de chambardiers.

Et cela me rappelle le récit que m'offrait, dernièrement, un ami, grand voyageur devant l'Éternel (il venait de loin et pouvait mentir) : « En Chine, m'affirma-t-il, la révolution a été faite avec le consentement de l'empereur. J'ai pu lire, un peu partout dans les villes et les villages, l'avis suivant : L'avis du peuple, qui veut : « Avec la permission du Fils du Ciel, la République est proclamée dans l'Empire ! »

Délicieux, hein ? Mais en Moscovie, où l'on s'y connaît aussi en chinoiserie, il se trouve qu'avec la permission des dictateurs, la Liberté est abolie dans la Soviétique tyrannie.

Zinoviev est fils du Ciel et le Saint-Esprit révolutionnaire descend sur les masses.

Tout de même, avouez que ce n'est guère la peine de se mettre martel en tête.

Avouez qu'il serait d'un immense intérêt qu'un bon bougre de communiste pût assister aux agapes bolcheviques-muscovites.

A moins que le bon bougre ne fût là que pour servir la table et nettoyer la vaisselle.

A la tienne ! Mussolini !

Qui, pendant que les moutons bêlent et se déchirent les uns les autres, ceux qui sont à leur tête ne s'en font pas et se la coulent douce. Au fond d'eux-mêmes, quels doivent être leur mépris et leur dédaigneuse pitié à

l'égard des pauvres malheureux qui brailent incessamment : Vive Machin ou vive Couturier !

Devant de pareils crétiens, ils doivent penser que la saison des poires n'est pas près d'être close et qu'il y a encore de beaux jours sous le soleil pour les maquignons de la révolution.

Triste engueulade d'esclaves ! Quand donc prendra-t-elle conscience de ses droits et de la force pour balayer tous ces vampires qui vivent à tes crochets ?

### Au sujet de l'amnistie

De Daniel Vincent, dans *l'Humanité* :

On frémit de colère devant l'acte odieux que le Bloc des Gauches prépare contre les malheureuses victimes des conseils de guerre qui attendent leur libération.

Préparons-nous à reprendre contre Herriot et sa clique la campagne pour l'amnistie, puis, que, par la faute des votants imbéciles du 11 mai, il n'y a rien de changé et que le point-carisme nous gouverne toujours.

En attendant, le petit groupe communiste saura faire son devoir mardi prochain. Marcel Cachin interpellera. Il demandera au gouvernement si les condamnés doivent payer d'une prolongation de souffrances les déboires de M. Herriot en politique extérieure. Il sonnera la majorité du Cartel de prendre devant le pays sa responsabilité, et nous nous chargerons de la suite pour les députés radicaux et socialistes qui voteront contre l'amnistie.

C'est très bien de réclamer l'amnistie ; mais le P. C., moins que tout autre, n'est pas qualifié pour le faire. Sa position est plutôt équivoque ; d'un côté réclamer l'amnistie au gouvernement des gauches ; de l'autre soutenir le gouvernement des Soviets dans sa répression impitoyable contre ceux qui ne peuvent admettre la prétendue dictature du prolétariat. Si les orthodoxes avaient un peu de pudeur et le sens du ridicule, ils commenceraient par réclamer l'amnistie à leurs maîtres de Moscou. Mais il leur suffit beaucoup plus de leur réclamer des roubles pour entretenir leur démagogie sans vergogne. Ça rapporte davantage et ça coûte moins cher.

## La police de Toulouse recherche le Docteur Trégant

Toulouse, 28 juillet. — La police mobile de Toulouse poursuit ses investigations concernant la mystérieuse disparition à Cauterets du jeune docteur Ludovic Trégant. Celui-ci aurait déclaré à Mme Court, chez laquelle il était descendu, qu'il ne rentrerait peut-être pas pour le repas du soir. D'autre part, il aurait décliné l'offre du docteur Causserat de prendre ce même repas avec lui.

On envisage l'hypothèse d'un accident en montagne, et des recherches dans ce sens vont être commencées aujourd'hui.

Ce qui est certain c'est que, étant donné l'heure et le temps qu'il faisait au moment où une excursion quelconque a pu être entreprise par le docteur Trégant, les recherches doivent être dirigées à coup sûr dans un rayon peu étendu.

## Happée par un express

### Une femme tuée

Orléans, 28 juillet. — Le train direct Bourges-Paris par Pithiviers et Etampes venait de quitter Sully-sur-Loire, régulièrement signalé avec trois minutes de retard. Mais, la cloche du passage à niveau de la route de Sully aux Bordes n'ayant pas fonctionné, on ne sait encore pour quelle cause, les barrières restèrent ouvertes.

Au moment où le train arrivait, une automobile, conduite par M. Watier, ingénieur à Paris, 180, rue du Temple, qui se rendait à Sully en compagnie de trois personnes parmi lesquelles deux dames, s'engagea sur la voie ferrée. Malgré les signaux désespérés de la garde-barrière et un violent coup de frein de l'automobiliste, un choc terrible se produisit.

L'une des voyageuses, Mlle Suzanne Marlay, ouvrit la portière de l'automobile pour sauter sur la voie, mais elle roula sous la locomotive et fut affreusement défigurée. Les trois autres voyageurs furent sains et saufs.

La garde-barrière a été prise de se tenir à la disposition de la justice.

## N'oubliez pas la thune mensuelle !

ami pour vous le laisser ignorer. Je dois vous mettre à même de faire cesser des calomnies sans doute inventées par Amélie, qui a l'outrecuidance de se croire votre rivale. Je venais ce matin vous voir avec ce singe de Stanislas, qui me précédait de quelques pas, lorsqu'en arrivant là, dit-il en montrant la porte du boudoir, il prétend vous avoir vue avec M. de Rubempré dans une situation qui ne lui permettait pas d'entrer ; il est revenu sur moi tout effaré m'entraînant, sans me laisser le temps de me reconnaître ; et nous étions à Beaulieu quand il me dit la raison de sa retraite. Si je l'avais connue, je n'aurais pas bougé de chez vous, afin d'éclaircir cette affaire à votre avantage ; mais revenir chez vous après en être sorti ne prouvait plus rien. Maintenant, que Stanislas ait vu de travers, ou qu'il ait raison, il doit avoir tort. Chère Nais, ne laissez pas jouer votre vie, votre honneur, votre avenir par un sot ; imposez-lui silence à l'instant. Vous connaissez ma situation ici ? Quoique j'y aie besoin de tout le monde, je vous suis entièrement dévoué. Quoique vous ayez repoussé mes vœux, mon cœur sera toujours à vous, et en toute occasion je vous prouverai combien je vous aime. Oui, je veillerai sur vous comme un fidèle serviteur, sans espoir de récompense, uniquement pour le plaisir que je trouve à vous servir, même à votre insu. Ce matin, j'ai partout dit que j'étais à la porte du salon et que je n'avais rien vu.

(A suivre.)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 29 JUILLET 1924. — N° 41.

# Illusions perdues

par Honoré de Balzac

## PREMIERE PARTIE

## LES DEUX POÈTES

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis, Lucien, dit-elle en finissant. Ne mettez pas dans un présent si doux des remords qui plus tard empoisonneraient ma vie. Ne gâchez pas l'avenir ! et, je le dis avec orgueil, ne gâchez pas le présent ! N'avez-vous pas tout mon cœur ? Que vous faut-il donc ? Votre amour se laisserait-il influencer par les sens, tandis que le plus beau privilège d'une femme aimée est de leur imposer silence ? Pour qui me prenez-vous donc ? Ne suis-je donc plus votre Béatrix ? Si je ne suis pas pour vous quelque chose de plus qu'une femme, je suis moins qu'une femme.

— Vous ne diriez pas autre chose à un homme que vous n'aimeriez pas, s'écria Lucien furieux.

— Si vous ne sentez pas tout ce qu'il y a de véritable amour dans mes idées, vous ne seriez pas digne de moi.

— Vous mettez mon amour en doute pour vous dispenser d'y répondre, dit Lucien en se jetant à ses pieds et pleurant.

Le pauvre garçon pleura sérieusement en

se voyant pour si longtemps à la porte du paradis. Ce furent des larmes de poète qui se croyait humilié dans sa puissance, des larmes d'enfant au désespoir de se voir refuser le jouet qu'il demandait.

— Vous ne m'avez jamais aimé ! s'écria-t-il.

— Vous ne croyez pas ce que vous dites, répondit-elle, flattée de cette violence.

— Prouvez-moi donc que vous êtes à moi, dit Lucien échevelé.

En ce moment, Stanislas arriva sans être attendu, vit Lucien à demi renversé, les larmes aux yeux et la tête appuyée sur les genoux de Louise. Satisfait de ce tableau suffisamment suspect, Stanislas se repla brusquement sur Châtelet, qui se tenait à la porte du salon. Madame de Bargeton s'élança vivement, mais elle n'atteignit pas les deux espions, qui s'étaient précipitamment retirés comme des gens importuns.

— Qui donc est venu ? demanda-t-elle à ses gens.

— Elle est d'autant plus à plaindre qu'elle se donne un ridicule affreux ; car elle pourrait être la mère de M. Lulu, comme

— MM. de Chandon et du Châtelet, répondit Gentil, son vieux valet de chambre.

Elle rentra dans son boudoir, pâle et tremblante.

— S'ils vous ont vu ainsi, je suis perdue, dit-elle à Lucien.

— Tant mieux ! s'écria le poète.

Elle sourit à ce cri d'égoïsme plein d'amour. En province, une semblable aventure s'aggrave par la manière dont elle se raconte. En un moment, chacun sut que Lucien avait été surpris aux genoux de Nais.

M. de Chandon, heureux de l'importance que lui donnait cette affaire, alla d'abord raconter le grand événement au cercle, puis de maison en maison. Châtelet s'empressa de dire partout qu'il n'avait rien vu ; mais, en se mettant ainsi en dehors du fait, il excitait Stanislas à parler, il lui faisait enchaîner sur les détails ; et Stanislas, se trouvant spirituel, en ajoutait de nouveaux à chaque récit. Le soir, les versions les plus exagérées circulaient dans l'Angoulême noble, où chaque narrateur avait imité Stanislas. Femmes et hommes étaient impatients de connaître la vérité. Les femmes qui se voilaient la face en criant le plus au scandale, à la perversité, étaient précisément Amélie, Zéphirine, Fifi, Lolotte, qui toutes étaient plus ou moins grevées de bonheurs illicites. Le cruel thème se variait sur tous les tons.

— Eh bien, disait l'une, cette pauvre Nais, vous savez ? Moi, je ne le crois pas, elle a devant elle toute une vie irréprochable ; elle est beaucoup trop fière pour être autre chose que la protectrice de M. Chardon. Mais, si cela est, je la plains de tout mon cœur.

— Elle est d'autant plus à plaindre qu'elle se donne un ridicule affreux ; car elle pourrait être la mère de M. Lulu, comme

l'appelait Jacques. Ce poétirau a tout au plus vingt-deux ans, et Nais, entre nous soit dit, a bien quarante ans.

— Moi, disait Châtelet, je trouve que la situation même dans laquelle était M. de Rubempré prouve l'innocence de Nais. On ne se met pas à genoux pour redemander ce qu'on a déjà eu.

— C'est selon ! dit Francis d'un air égaré, lard qui lui valut de Zéphirine une ceillade improbatrice.

— Mais dites-nous donc bien ce qu'il en est ! demandait-on à Stanislas en se formant en comité secret dans un coin du salon.

Stanislas avait fini par composer un petit conte plein de gravures, et l'accompagnement de gestes et de poses qui incriminaient prodigieusement la chose.

— C'est incroyable ! répétait-on.

— A midi ? disait l'une.

— Nais aurait dit la dernière que j'eusse soupçonnée.

— Que va-t-elle faire ?

Puis des commentaires, des suppositions infinies. Du Châtelet défendait madame de Bargeton ; mais il la défendait si maladroïtement, qu'il attirait le feu du comérage à celui de l'éteindre. Lili, désolée de la chute du plus bel ange de l'Olympe angoumois, alla tout en pleurs colporter la nouvelle à l'évêché. Quand la ville entière fut bien certainement en rumeurs, l'heureux Châtelet alla chez madame de Bargeton, où il n'y avait, hélas ! qu'une seule table de whist ; il demanda diplomatiquement à Nais d'aller causer avec elle dans son boudoir. Tous deux s'assirent sur le petit canapé.

— Vous savez sans doute, dit Châtelet à voix basse, ce dont tout Angoulême s'occupe ?

— Non, dit-elle.

— Eh bien, reprit-il, je suis trop votre



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

APRÈS LE CONGRÈS DE LA VI<sup>e</sup> RÉGION

## Chivalié est désavoué par la C. G. T. U.

### A la C. E. confédérale

Le Congrès de la VI<sup>e</sup> Région confédérale, tenu à Saint-Brieuc le 13 juillet, a eu son écho devant la Commission exécutive de la C. G. T. U., dans sa réunion du 23 juillet. Voici le passage du compte-rendu officiel qui a trait à la sixième Région :

*Saisie des incidents qui ont marqué le Congrès de la sixième Région, le 13 juillet, à Saint-Brieuc, après avoir délibéré sur le compte rendu de son délégué et les communications transmises, la C. E. arrête les décisions susceptibles de mettre fin à ce regrettable conflit. Elles seront portées, par voie de circulaire, à la connaissance des organisations unitaires de la région qui seront appelées à assurer leur représentation à un nouveau Congrès convoqué sous l'égide de la C. G. T. U.*

En termes voilés, comme cela se pratique dans les hautes sphères et dans les chancelleries, la C. E. annule ce pseudo-congrès du 13 juillet, que Chivalié avait pourtant annoncé tapageusement comme une victoire de Moscou sur les anarchistes-sindicalistes. Le succès de Marius est donc contesté et soumis à une nouvelle épreuve. La C. E. a surtout été touchée par l'article sérieux et pondéré de Jean Cornec publié dans le *Libertaire*, en réponse aux cocoricos poussés par Chivalié dans la *Vie Ouvrière*. On se rappelle que Cornec avait démontré le rôle tendancieux du délégué confédéral. La C. E. a dû reconnaître que Chivalié n'avait rien fait pour apaiser le conflit, et que dans son zèle majoritaire, il avait mis du pétrole sur le feu.

Ainsi donc, la C. E. organise elle-même un nouveau congrès où elle espère dominer le Syndicalisme en Bretagne, mais avec des moyens moins criards que ceux employés par le malade Marius. Nous verrons bien si les militants de la sixième Région se laisseront ainsi juler par les nourrissons de la capitale.

Co qui a impressionné également la C. E. confédérale, c'est que la Bretagne syndicaliste manifestait des sentiments d'antonomie. Des bruits ridicules sur la constitution d'une *Confédération arménienne du Travail* circulaient avec insistance dans l'imposée Chanson, et cela effrayait les permanents. Le mouvement communiste dans les syndicats bâtons n'existe que dans le tam fait par une feuille orthodoxe dirigée par Mme Louis Bodin, et par le pensionnaire Bazin, deux représentants gratifiés du monde ouvrier.

Le Congrès de Saint-Brieuc est donc annulé, et implicitement, Chivalié est désavoué. Il a même été dit, sur la proposition de Berrard, qu'il n'irait plus en délégation, car il fait sauver les derniers cotisants.

Attendons le prochain Congrès.

PETITBRETON.

### Mise au point

L'insulteur de notre camarade Marie Guillot a, dans la dernière *V. O.*, fait un compte-rendu si fantaisiste du deuxième Congrès de notre Union Régionale, que nous nous devons de mettre au point les allégations mensongères de ce peu scrupuleux délégué.

Tout d'abord, il est vrai que Martin, prenant la parole la veille du congrès, réclamait l'amnistie internationale. Et il est beau de voir nos farouches orthodoxes exiger des gouvernements bourgeois une amnistie des plus larges, alors qu'en Russie, il n'en serait pas question !

A la séance du Congrès, agissant selon les instructions reçues la veille, Chivalié voulut imposer à tous les délégués sa dictature fielleuse. La commission de vérification des mandats en réservait quatre qui étaient : cheminots de Saint-Brieuc, cheminots de Mayenne, cheminots de Rennes, cheminots de Dinan. Le délégué de ce dernier syndicat n'avait pas de mandat, et il voulait en fabriquer un le soir à sept heures. L'ameublement de Rennes, contesté à l'unanimité de la commission, n'avait pas trois mois d'adhésion. Les cheminots de Saint-Brieuc et de Mayenne ne s'étaient pas conformés aux décisions prises le 6 janvier dernier par la C. E. de l'U. R., disant que le *Syndicaliste de l'Ouest* est obligatoire.

Chivalié vient dire dans la *V. O.* que ces décisions furent prises à la veille du Congrès. Nous pouvons communiquer à ce fleffé menteur la copie du procès-verbal, et le journal du 1<sup>er</sup> février dernier. C'était même une proposition de Devenon, communiste de la Mayenne, et qui fut adoptée à l'unanimité de la C. E.

L'homme prodiguant les insultes à bon compte et qui prétend avoir le sens de la compréhension, s'est mis le doigt dans le... Treint. « Chinois », va !

Gouzien déposa une motion pour le respect des statuts. Les instituteurs de la Mayenne, ou plutôt celui qui avait leur mandat, en déposa une autre reniant les décisions du Congrès et de la C. C. de l'U. D.

Tous les syndicats votèrent, même l'ameublement de Rennes, qui avait vu son mandat écarté par la commission, et aussi par l'unanimité du Congrès.

Et c'est ainsi que vingt-sept syndicats, et non vingt-sept délégués, encaissèrent l'ukase moscovite, alors que dix-huit syndicats se prononcèrent pour le respect des statuts et des décisions prises par la C. E. de l'U. R.

Le groupe syndicaliste quitta la salle. Ensuite Marius développa la tactique qu'il fallait prendre vis-à-vis des absents. Une Commission que Chivalié dénomma « pour l'unité » fut nommée et s'en fut « chapeau bas » à la recherche des fugitifs. (Ses membres voulaient se rendre historiques et remplacer les bourgeois à Calais). Cette Commission vint nous dire que la

motion des instituteurs de la Mayenne était retrice : ce qui revenait à dire que la motion Gouzien subsistait seule. A cette condition, nous avons repris contact avec les moscouitaires.

C'est alors que le bizarre délégué confédéral, après que le camarade Cornec eut situé les deux points de vue, lança à l'égard de celui-ci une goulaterie qui n'a son égale que celle adressée jadis à Marie Guillot par le même individu. Une seconde fois, les politiciens veulent encore violer les statuts et renier leurs déclarations. Ils refusèrent même de mettre aux voix, un ordre du jour du camarade Lagain, des instituteurs des Côtes-du-Nord, demandant le respect des statuts. Les syndicalistes quittèrent à nouveau le Congrès, cette fois pour de bon, laissant aux sous-diacres du P. C. toute la responsabilité des événements de ce soi-disant congrès.

Où Chivalié exagère dans la « V. O. », c'est quand il essaie d'épiloguer sur cette journée. Prenant Quémérais et Cornec à partie, il dit du premier qu'il voulait prendre une revanche de son échec dans son U. D., ce qui est faux. Quémérais n'a point eu d'échec à Rennes et là encore, les statuts ont été violés avec la complicité du rempli Dudule. Certains syndicats, comme les Métaux, Tailleurs, Cheminots de Dol, Dinard, Saint-Malo, n'ont une vitalité que relative et leurs dirigeants ne donnent signe de vie que le jour du Congrès.

Chivalié a raison de « glisser » sur le fromage de Quémérais, car des deux fromages, il y en a qui n'est guère avantageux. Est-ce le tien, Marius ?

Quémérais appartient à la minorité, c'est son droit de syndicaliste. Délégué de la 6<sup>e</sup> région, il défend le syndicalisme, esquinté par des politiciens qui mettent au-dessus de tout la dictature du revolver, du mensonge, de la calomnie et la violation permanente des statuts qu'ils élaborent eux-mêmes.

Une nouvelle tentative de Congrès aurait lieu sous peu. Nous ne pouvons que souhaiter à Chivalié de revenir, mais qu'il prenne note que les syndicalistes respecteront les statuts et sauront les faire respecter par les « conquérants » diviseurs.

Il n'est pas niable que le syndicalisme souffre de deux maux : le réformisme et le communisme. La C. G. T. U. s'est débarrassée du premier, mais s'est jetée à corps perdu dans le second. Pour ne pas généraliser nous pouvons dire et cela pour répondre à la mesquinerie de Chivalié, qu'en Bretagne nous comptons assez de bons militants communistes pour débarrasser les organismes gangrenés des misères du faux communisme. Sous peu, nous en sommes certains, nous aurons la possibilité de renvoyer à Paris les délégués inamovibles du P. C. qui viennent dans nos organisations apporter le désordre et la méfiance.

L'ARMORICAIN.

P. S. — Que les camarades du Céléste Empire ne se méprennent pas. Le mot « Chinois » n'a, dans cet article, aucun sens malveillant pour eux. Chivalié et les copains de Brest savent ce que nous voulons dire.

### Les arguments de Marius

C'était le 29 octobre 1923, à Dinan, Chivalié annonçait depuis 8 jours la Révolution allemande pour le lendemain. Chacun était émerveillé d'une prophétie aussi précise.

Tout à coup, dans l'auditoire, un vieil armoricain emporté de chauvinisme apostropha l'orateur ainsi : « Vous faites le jeu des Boches, eh, farceur ! »

Marius en perdit le fil de son discours, et presque l'équilibre. Car il faut vous le dire, la réunion se tenait dans la cour de l'hôtel Escardin (renommé pour ses moules) et l'orateur, tel Diogène, pérorait sur un tonneau.

L'interruption du vieux pêcheur avait eu de l'écho et fait l'effet d'une vague, une vague qui avait secoué le tonneau. Le pilote moscovitaire avait failli chavirer. Il en fut préservé grâce à Quémérais et autres mécréants syndicalistes qui firent une digue autour de la futilité. Néanmoins, les éléments étaient déchaînés et la réunion menaçait de se terminer dans la bourrasque.

C'est alors que Marius se souvint de ses états, de service militaire, et, vraiment, c'était l'occasion de s'en servir. La main dans le gilet comme Bonaparte à Marengo, la levée indignée, la mèche en bataille, le cœur enfiévré de patriotisme, il lança : — Citoyens, vous vous méprenez sur mon compte. Apprenez que j'étais adjudant dans le génie, avec six citations et la médaille militaire !

Un tonnerre d'applaudissements salua ces mâles paroles. Ce fut du délire. L'ordre du jour fut adopté d'enthousiasme et la réunion se termina au chant de la *Marseillaise*. Quémérais et les autres avaient bien essayé de pousser l'*Internationale*, elle fut étouffée par les strophes de Rouget de l'Isle.

La joie populaire était à son comble. Le patron avait hissé une vieille loue tricolore à la plus haute lucarne, et l'aube fut illuminée par les trois lanternes de l'écurie. Deux tonneaux de cidre passèrent de la cave aux gosiers patriotes.

Le lendemain, auditeurs et orateurs avaient mal aux cheveux. La Révolution allemande avait été arrêtée à la frontière par les douaniers confédérés sur ordre du traître Jourhaux. Et Marius continua sans répit sa sainte croisade, semant le grain pur du froment moscovite dans les landes incultes du vieux pays celtique.

Amis lecteurs abonnez-vous !

DANS LES ABATTOIRS

### Une réponse

A la suite d'une réunion tenue à Aubervilliers pour recruter les ouvriers boyaudiers d'usine, des autoritaires communistes ont insinué en catimini que « Langlois avait été balancé du syndicat pour avoir retourné sa veste ».

Voilà comment les orthodoxes de la religion nouvelle opèrent. En outre, le mercredi 23 juillet, salle Bondy, dans une thèse remarquable, le compétent et rusé Boville, d'une façon non compromettante pour lui, raconta que mes capacités étaient cause du non-fonctionnement de l'organisation des Abattoirs.

Je ferai remarquer à cette Jeune Etoile moscovitaire que, lorsque j'étais au secrétariat du dit syndicat, j'ai toujours agi en pleine lumière. Les camarades de l'Abattoir savaient très bien que Langlois ne voulait pas les entrainer à la cathédrale de Moscou. De plus je n'ai pas la prétention d'être et d'avoir une mentalité de dirigeant, même dans un syndicat ; je n'ai jamais eu la prétention de faire le bonheur des travailleurs. Ma tâche a été de faire savoir, selon ma faible cervelle, à ces ouvriers, les causes de leurs souffrances. Ils ne l'ont pas compris tous, je n'y puis rien. Nul doute que si la lumière aveuglante du secrétaire fédéral eût été là, le syndicat aurait été puissant. Pourquoi, hélas, n'est-il pas arrivé à mon secours ?

La conclusion que je tirerai de ces deux cas est simple, c'est que messieurs les politiciens du P. C. font un bien vilain travail en calomniant ou en laissant calomnier un adversaire d'idée. Triste époque !

LANGLOIS.

P. S. — Boville ne peut nier sa critique, vu qu'aussitôt faite, je lui fis remarquer que je pourrais, en l'absence de Langlois, lui répondre sur cette question, mais que je laissais à ce dernier le soin de mieux répondre.

MINORITE SYNDICALISTE DE LA SEINE

### La fusion des deux U. D.

Quelques lignes sautées ont dénaturé le sens du communiqué paru dans le *Libertaire* d'hier. Il faut rétablir ainsi le premier paragraphe :

« La question de la fusion des deux Unions départementales de la Seine et de Seine-et-Oise a été résolue par l'affirmative au dernier Congrès de l'U. D. de Seine-et-Oise. Elle doit venir en discussion au Comité général de l'U. D. de la Seine, le 30 juillet prochain. »

### EN CINQ SEC

Le Grand Soir approche. Différents indices en témoignent. Ce ne sera peut-être pas le G. S. prévu au programme bolcheviste et breveté par le Kremlin. Néanmoins les temps nouveaux sont proches. Jugez-en.

Alors que les cheminots d'opérette Sémard et Monmousseau s'éloignent sans regret de la voie ferrée pour cheminer d'ormais dans la voie lactée, voici qu'un sale bourgeois, qui aggrave son cas comme ministre du bloc des gauches, le ci-devant Peytral, successeur de Le Trocquer, s'habille en toile bleue et monte sur la locomotive du rapide 32 pour voir si les signaux fonctionnent.

Pendant que les hommes-sandwichs du Bloc ouvrier et paysan s'usent les genoux sur les marches du Pouvoir dans le fol espoir d'arriver au faîte, les radicaux descendent théâtralement vers le prolétariat.

Un autre ministre, celui de l'Instruction publique, prend un simple instituteur de village dans ses bureaux, voulant être entouré de toutes les catégories du personnel enseignant.

Et pendant ce temps-là, Poisson et Jourhaux font la fausse manœuvre de se retirer du Comité supérieur de l'Industrie. Nous osons espérer que c'est un faux départ. Si les réformistes perdent du temps à pratiquer la collaboration, ils vont trouver les places occupées par les communistes. Et quand un orlo est installé... c'est pour longtemps.

Dimanche, à la manifestation, le P. C. Français sortait le drapeau offert par Moscou. Il est aussi lourd, parait-il, que les responsabilités de Cachin pendant la guerre. Il fut d'abord porté par Sémard, qui est maintenant secrétaire général du P. C., et ensuite par Chivalié, qui est désigné par l'*Humanité* comme secrétaire général (f) de la C. G. T. U.

Les porte-drapeaux, on le voit, étaient des hommes de premier choix. Sémard, qui saute d'un biberon à l'autre, ne voulait pas se syndiquer de peur de perdre sa place. Il vint au syndicalisme pour la sincérité. L'ancien adjudant de « génie » Chivalié est dans son rôle. Il a l'habitude. C'est lui qui portait déjà le drapeau du régiment. Alors, le drapeau rouge était en bonnes mains !

De Passy à Auteuil, il n'y a qu'un pas. Quelques manifestants, à force de crier, étaient essouffés. Ils eurent l'idée d'aller se refaire les pommons à l'inhumain du docteur Arnold.

Un autre groupe voulait aller acclamer ce « bienfaiteur du prolétariat ». Des mécontents parlaient d'aller réclamer les 55.000 francs de l'Union des Syndicats.

Faute de pouvoir faire le front unique sur ce grave sujet, aucune action d'ensemble ne peut être projetée.

Un qui est chaud à ce propos, ce fut le « juteux » porte-drapeau, Marius. On l'entendit dire :

— C'est toujours quand c'est c. de Raynaud est absent qu'ils veulent faire des trucs comme ça. C'est toujours moi qui est « bonard ».

Le mouvement de masse s'est bien passé dimanche, suivant les formes légales pré-

vues par le Comité-directeur de la police et par l'état-major moscovite.

Il s'agissait d'une procession devant le buste de Jaurès, et les 8 à 10.000 Ben-Oni-Oui ont défilé sagement, en belant religieusement les litanies du P. C.

Où donc est la manifestation de 1919 où nous étions 100.000 à clamer nos sentiments dans la rue ? Décidément, le P. C. s'entend à faire le vide partout.

Le défilé fut vite terminé, et les assistants continuèrent le Grand Soir au proche Bois de Boulogne, en jouant sur les pelouses, comme de parfaits petits bourgeois.

La « cellule » des flics remercia le Comité-directeur du P. C., car tout s'était bien passé sans incident. Un vieux sergent sympathisant résuma la journée de façon pittoresque.

— Ça me plaît, des manifestations comme ça ! C'est l'amusement des enfants et la tranquillité des agents.

On gagne à se connaître. Policiers et communistes finissent bien par s'entendre. On l'a bien déjà fait à la « Famille Nouvelle ».

Evidemment.

Le Cartel Unitaire des Services Publics fait comme le Cartel... confédéré. Il lui faut des politiciens pour faire aboutir les revendications syndicales.

C'est ainsi qu'il a tenu hier soir un meeting pour les 1.800 francs, avec le concours du député Piquemal et du conseiller Midol, deux arrivés pour qui la question des salaires est résolue.

Ce n'était pas la peine, assurément, de crier contre les réformistes et de faire la scission, pour faire comme eux dans la suite.

Si les travailleurs des Services Publics comptent sur Midol et sur Piquemal comme ils ont compté sur Fiancette et sur Laval, c'est qu'ils ont la foi profonde au miracle parlementaire.

Complex donc un peu sur vous-mêmes, éternels enfants, et voyez donc si l'union entre vous ne serait pas plus efficace que le recours aux politiciens.

PEPIN LE BREF.

### Aux Paveurs et aides

Plus que jamais, nous devons être solidaires pour la lutte que nous allons entreprendre et qui sera bientôt terminée, si tous les camarades veulent être actifs.

Dans notre grande démonstration de force, nous aurons à définir les moyens d'action qui nous permettront de faire appliquer intégralement notre cahier de revendications.

Aujourd'hui, si nous sommes amenés à entreprendre une lutte sans merci contre le patronat, c'est que les camarades n'ont pas continué à tenir fermement leur organisation sur tous les chantiers, et la pieuvre ténaculaire ne se serait pas implantée comme elle l'est à l'heure précédente.

De ce manque d'organisation, nous nous en avons souffert et aujourd'hui doit naître de notre nonchalance une réaction sûre, soutenue par l'ensemble de tous, c'est-à-dire que nous ne devons pas continuer à rester en léthargie.

Quand il y a quelques années, la section était forte, vous avez pu vous rendre compte de l'intérêt qu'elle vous apportait, tant au point de vue salaire que des us et coutumes ; pendant plus de dix années consécutives un quart des travaux de la ville de Paris nous était donné en régie directe. A cet effet, à notre meeting de jeudi prochain, vous aurez à étudier cette question qui sera certainement acceptée par tous, car étant donné que la Ville de Paris étant en déficit sur les travaux de voirie, souventes fois on est bien obligé d'avaloir des piles que l'on ne voudrait pas.

Nos patrons, se contentent de piller le coffre de la ville pour satisfaire leurs appétits insatiables et spéculent en plus sur toutes les adjudications qui sont données. Ils demandent des augmentations variant de 100 à 150 % ; devant des faits aussi scandaleux, il est de notre devoir de protester et de nous faire respecter.

Camarades, assez de concessions, assez de palabres. Pour aboutir, passons aux actes.

A cet effet, vous aurez à cœur d'être présents jeudi 31 juillet, salle Ferrer, où vous pourrez affirmer votre volonté de vaincre, et clamer votre dégoût face à vos exploitateurs.

Camarades, tous au meeting !

Le Conseil.

### Chez les Terrassiers

Dans leur assemblée générale du 27 juillet, les terrassiers de Seine et Seine-et-Oise, ont ratifié les élections du 19 et 20 juillet.

Ils ont décidé également, après l'intervention de Hubert au sujet de l'amnistie pleine et entière pour toutes les victimes de la guerre et de l'oppression capitaliste, de faire la grève générale de 24 heures en signe de protestation si le nouveau gouvernement ne tenait pas compte du désir d'amnistie qui anime la classe ouvrière.

Bien entendu, cette grève ne pourra être envisagée que si les autres organisations syndicales agissent de même en cette occasion.

A la sortie, la collecte a produit la somme de 211 fr. 50.

### Communiqués syndicaux

Minorité des Abattoirs. — Réunion ce soir, à 17 h. 30, salle de la Commune.

Discussion sur les Comités d'usine et sur l'étude en cours.

Vendredi prochain, 2<sup>e</sup> étage.

Métaux. — Section du Bronze. Ce soir, à 18 h. 30, réunion du Conseil au bureau des Métaux.

Très important.

Syndicat autonome des métaux. — Le trésorier est prié de passer ce soir chez Guigne, muni du répertoire. Urgent.

Jeunesse Syndicaliste de la Chaussure. — Réunion mercredi 30 juillet, à 20 h. 30, Bourse du

Travail, salle des Commissions, premier étage, Causerie par le camarade Coussin.

Que tous soient présents.

Union Syndicale Autonome de la Grande.

Le travail de préparation des statuts, résolution, adhésions étant terminés, la Commission d'initiative a cru devoir prendre la décision de former son bureau provisoire qui est composé de la façon suivante :

Secrétaire général : Edmond Dagnesse.

Secrétaire adjoint de l'U. S. A. et secrétaire section Métaux : Laug.

Secrétaire adjoint de l'U. S. A. et secrétaire section Bâtiment : Laussac.

Tresorier : Lapointe.

Bibliothécaire : Georges Richard.

Archiviste : Tannion.

Les adhésions sont reçues par les secrétaires de sections.

Mardi, à 20 h. 30, au bar du Musée, cours d'Albret, réunion du Comité Central. Présence indispensable.

Les partisans de l'U. S. A. sont invités, il leur sera donné tout renseignement utile.

DANS LE S. U. B.

CHARPENTIER EN BOIS. — Réunion du

Conseil demain mercredi, à 18 heures, bureau 13,

4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Les militants de la Section sont priés d'être

présents.

CHARPENTIER EN FER. — Réunion du

Conseil et des délégués de chantier ce soir, à

18 heures, avenue Mathurin-Moreau, 8. Présence

de tous indispensable. Les compagnons du

chantier Saint-Charles de la maison Lapeyre,

sont priés également d'être présents. Une ques-

tion importante les intéresse.

Nous rappelons à tous que la maison Hamet

n'ayant pas encore voulu discuter, l'index de

tous ses chantiers continue.

Les détenteurs de listes de souscription pour

la grève des plombiers-poseurs et les posses-

seurs de cartes de collecteurs sont priés de se

faire rendre dans le plus bref délai. Le Comité

de grève se réunira jeudi 31, à 18 heures.

SERRURERIE. — Nécrologie :

Nous apprenons le décès de la mère de notre

camarade Frambourg. A sa famille éplorée,

nous envoyons toutes nos condoléances.

Les camarades disponibles sont invités à se

rendre aux obsèques qui auront lieu mercredi

30 juillet, à 8 heures du matin, à l'hôpital de

Versailles.

### Province

Fédération Anarchiste du Sud-Est. — Les ca-

marades qui détiennent des listes de souscrip-

tion de la Fédération pour mener la campa-

gne contre le fascisme et en faveur de l'amnis-

tie intégrale, sont priés d'en envoyer le mon-

tant au trésorier, S. Cauvin, 232, avenue de

Saxe, Lyon, qui en accusera réception.

L'avenir, toute la correspondance devra

être adressée au siège, 17, rue Marignan. Le

camarade C. Journe se retire du secrétariat,

tout en restant attaché à l'idéal et au mouve-

ment.

Groupe Libertaire de Bordeaux. — Réunion

administrative ce soir, à 20 h. 30, au bar des

Sports, rue des Augustins, 35.

Organisation d'un meeting pour les empli-

sonnés de Russie.

Vendredi 27 août, à 20 h. 30, le cama-

rade Antoine Antignac continuera sa causerie

sur les sujets suivants : « Prudence parentale ;

Libre Maternité ; Bonne Naissance ; Bonne

Instruction ; Bonne Éducation ».

Le camarade Aristide Lapeyre est prié d'être

présent.

Groupe Libertaire de Marseille. — Jeudi 31,

au bar Canals, boulevard Dugommier, réunion

habituelle du Groupe à 20 h. 30.

Causerie-contreverse entre camarades.

Que les copains viennent nombreux. Un bon

accueil est réservé aux sympathisants.

Agrupacion Anarquista « Germinal », San-

tiago de Chile. — Desamos relacionarnos con

los grupos anarquistas de habla española para

estrechar las relaciones internacionales. Solici-

tamos de ellos canje, que nosotros retribuimos